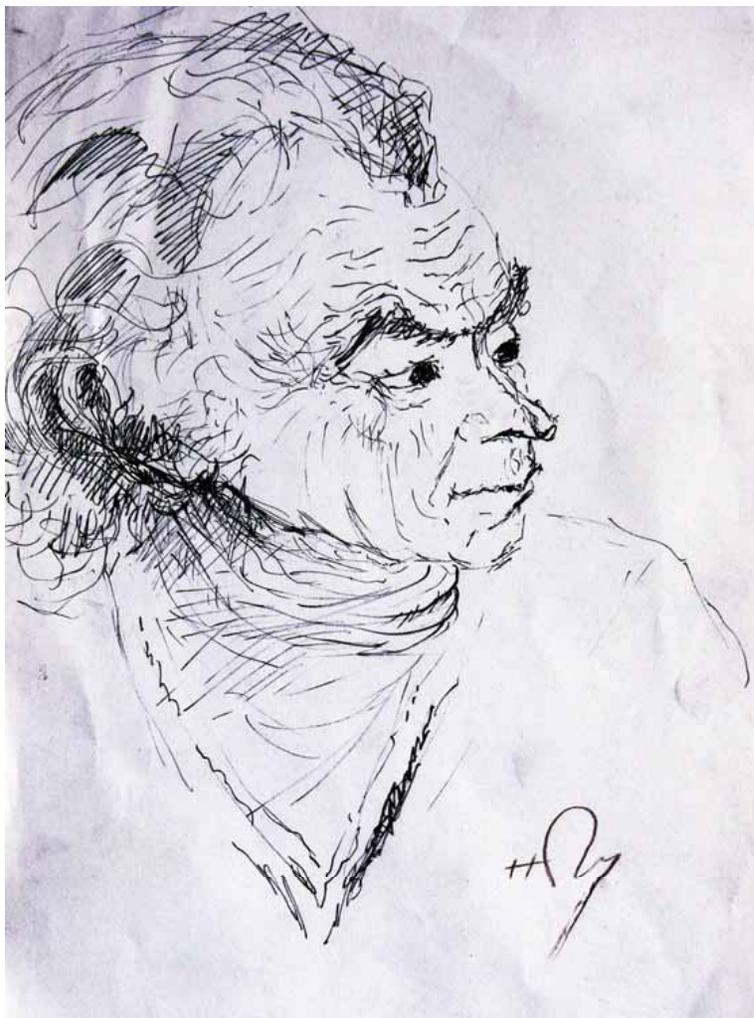


## 50 : CROIRE EN DIEU : FAIBLES ET BONNES RAISONS



*Italien perplexe et vibrant de finesse expressive!*

## **Première partie**

*Dieu peut-il exister ? Et en ce cas, existe-t-il ?  
La forme de notre avenir dépend de la réponse.*

Nous nous limiterons au seul problème de l'existence de Dieu, et non de ses attributs (car il faudrait être théologien pour cela).

Nous ne tenterons pas davantage de prouver son existence, car Dieu, de par sa nature, est hors de notre portée ; Il se situe dans un environnement extra-physique si distinct du nôtre que nous ne saurions lui appliquer nos méthodes habituelles d'investigation.

Cependant le problème de son existence reste pour nous si lourd de sens que nous ne saurions l'éluder. Au moins pouvons nous, à la lumière de l'accroissement prodigieux de nos connaissances (tant dans le domaine de l'astrophysique que dans celui de la matière vivante) tenter de refaire le point. Nous pouvons au moins essayer de voir si l'existence de Dieu reste compatible, ou non, avec l'état actuel de nos connaissances ; et si, au moins, les présomptions qui nous habitent à ce sujet peuvent davantage pencher dans un sens ou dans l'autre.

Le sujet est des plus ardues pour au moins deux raisons : la première est la difficulté de cerner la notion même de Dieu ; la seconde, c'est que nous connaissons encore fort mal notre univers ; alors, partir du peu que nous savons et nous aventurer dans le monde du surnaturel, cela demande quelque audace.

Mais il faut bien prendre des risques et formuler des hypothèses si on veut avancer dans ces zones de sables mouvants ; il est normal d'examiner objectivement ce qu'on sait, ce qu'on croit, puis d'assumer ses responsabilités.

Le mot Dieu évoque en effet une sorte de sur-être ; en tous cas, d'un être radicalement autre, situé hors de l'espace et du temps qui sont les nôtres ; d'une entité qui nous dépasse complètement.

Le mot « Dieu » évoque des notions d'éternité, d'omniscience, de toute puissance et de perfection : tous concepts liés à la notion d'infini.



*Symbole en creux ou présence réelle?*

plus difficilement pénétrables, eut égard à nos capacités.

Au lieu de nous rapprocher du but, ne serions nous pas ramenés à la situation de Platon, qui craignait ne pouvoir jamais connaître de la réalité que ses ombres projetées sur les parois de sa cave.

A ce point commençons par faire acte d'humilité : car l'esprit humain, est un outil remarquable, mais quand même limité, et empêtré dans ses habitudes. Entre tant d'exemples rappelons les difficultés de Galilée à faire admettre, en opposition avec des affirmations centenaires, pourtant défendues par d'excellents esprits, que la terre tourne autour du soleil et non l'inverse.

Or l'infini, par définition, se situe au delà des frontières de ce que nous pouvons, atteindre, mesurer, et même concevoir : l'infini, c'est là où commence l'inconnu ; il se trouve au delà de notre horizon, comme diraient les physiciens.

Un deuxième constat, déjà évoqué, c'est que nos connaissances, bien que rapidement croissantes, concernant la substance et la structure de l'univers, restent peu de chose, par rapport à ce que nous en ignorons.

On peut même se demander si certaines avancées récentes de la physique ne feraient pas apparaître, ici ou là, de nouvelles zones

Dans le même sens va aussi la remarque d'Einstein, qui déclarait que pour faire accepter une vérité nouvelle, il fallait d'abord que meurent les tenants de celles précédemment admises.

D'ailleurs ce sont ces manques de souplesse de nos facultés intellectuelles qui justifient, au moins en partie, ( et en tout cas expliquent) l'utilisation des méthodes d'apprentissage pouvant paraître élémentaires : à savoir les procédés répétitifs, qui ne sont que des exercices de dressage du cerveau : par exemple les incantations et prosternations répétées des israélites devant le mur du Temple, les drapeaux et murs de prières des tibétains, leurs moulins à prières, et aussi les psaumes et incantations longuement scandés par les moines au cours de leurs offices.

Pourtant la justification et l'utilité de ces méthodes apparaissent même en mathématiques ; en effet, quand on a suffisamment pratiqué un théorème difficile, quand on s'est habitué aux étrangetés de la mécanique quantique, on peut passer à la suite sans plus avoir à penser aux difficultés antérieures ; on profite des notions et habitudes acquises. Voici un autre exemple non sans analogie : avoir été élevé dans une famille chrétienne, bouddhiste, juive, ou même agnostique, conduit à s'imprégner des croyances qui sont en fait des habitudes et des traditions ; tout cela ne prouve rien, si on ne l'approfondit par une réflexion critique.

Il faut réaliser aussi que l'évolution de nos sens ne les a conduit à se développer que juste assez pour appréhender les objets généralement macroscopiques qui nous environnent, ceux dont la connaissance familière nous est nécessaire pour vivre.

De façon analogue, nos méthodes de raisonnement, ne se sont construites au cours de l'évolution de la conscience que dans les directions et aux niveaux qui convenaient à l'analyse et à la compréhension des événements qu'il nous fallait maîtriser.

Certes la mise au point d'instruments de mesure plus performants a multiplié nos capacités, nous faisant découvrir un monde assez différent de celui que nous pensions connaître.

Les notions philosophiques et religieuses ont évolué, au fur et à mesure que se multipliaient des interprétations nouvelles de l'univers. C'est alors que Pascal décida d'attaquer le problème de la Foi sous un angle tout nouveau : ce fut « le Pari de Pascal », qui ne traite pas du problème de l'existence de Dieu, mais se contente de mettre en lumière le risque majeur que prennent les hommes s'ils ne font pas le bon choix : tout gagner ou tout perdre!

La conclusion de tout ce qui précède, c'est que ni les enseignements, ni les croyances familiales, ni les rites et cérémonies religieuses, ni l'angoisse éprouvée par les hommes devant la mort, ni le « Pari de Pascal » ne sont preuves de l'existence de Dieu ; mais tout cela joue un rôle utile, incitant les hommes à se poser des questions sur eux-mêmes et sur leur devenir ; et cela rappelle aussi à quel point les hommes ont été, depuis toujours, taraudés par ces questions, (ce qui d'ailleurs pourrait correspondre à une première intuition de l'existence de Dieu).

Au développement des réflexions philosophiques et instruments de mesure qui sont venus modifier et améliorer nos connaissances, est venu s'ajouter depuis un siècle un considérable ensemble de théories mathématiques et de concepts physiques, ouvrant des perspectives d'interprétations du monde encore plus nouvelles.

Il n'est donc plus possible, si on veut poursuivre une réflexion concernant l'existence de Dieu, de ne pas s'arrêter un instant sur les dernières avancées de la physique ; non pas, une fois de plus, qu'elles puissent rien prouver au sujet de cette existence, mais parce que ces avancées ne peuvent qu'enrichir notre vision concernant ce que nous croyions être la réalité dans notre univers et le sens qu'il peut avoir.

On découvre pour commencer que les sciences dites « exactes » ne le sont pas autant que cela, que la réalité n'est plus celle qu'on croyait, et que certains de ses comportements, aléatoires en particulier, ne sont plus toujours aussi conformes que nous l'imaginions à nos logiques antérieures apparemment irréfutables.

Il faut donc redoubler d'humilité et de prudence. En particulier il n'est pas sage de récuser, à priori, certaines métho-

des « non scientifiques » de recherche de la vérité, ou de sourire au sujet de certains exercices mystiques, ceux par exemple visant à l'illumination bouddhique. Tous ces chemins peuvent avoir leur bien fondé, et peuvent être ceux convenant le mieux à certains ; ces chemins ne sont pas moins acceptables que ne le sont certaines étrangetés qu'on rencontre, par exemple, dans le domaine quantique. Il faut laisser à chacun une large liberté dans le choix des voies qu'il considère comme les meilleures pour rechercher sa vérité.

Pour revenir à certains acquis récents de la physique, il y a eu Einstein, qui a fusionné les notions d'espace et de temps puis les a soumis aux influences des masses devenues elles-mêmes des formes d'énergie : ce fut dur et long à accepter!

Ensuite s'est développée, avec Einstein encore et d'autres aussi, la mécanique quantique, qui a encore plus modifié notre image du monde et des règles qui le régissent. La lumière, par exemple, cumule des aspects assez contradictoires concernant les ondes et les corpuscules ; Heisenberg a formulé ses théorèmes d'incertitude dressant des limites infranchissables à certaines de nos possibilités de connaissance et de mesure. On a dû admettre aussi que parfois les résultats d'expériences dépendaient de la façon dont on les préparait jusqu'à conduire à plusieurs solutions apparemment peu compatibles !

Certaines réalités apparentes dont nous avons l'habitude ont fini par devenir des sortes de fantômes. Notre rôle d'observateur et d'expérimentateur a été réduit à celui de participant, de simple moitié d'un tandem « observant/observé ».

En parallèle se sont développées des théories mathématiques, des concepts très abstraits (on parle maintenant de cordes, de branes, de super-symétries, d'espaces à multiples dimensions, d'espaces multiples). Les concepts mathématiques finissent presque par vivre leur vie propre et par se déployer selon leurs propres lois. On ne leur demande même plus de suivre pas à pas le détail du déroulement des phénomènes, on accepte qu'ils ne soient plus que l'écho d'une réalité intraduisible en mots. Tout ce qu'on leur demande est d'arriver en fin de calculs à des grandeurs et à des états vérifiables.

Une fois de plus, tout cela montre que si nos connaissances s'accumulent et se mettent en ordre, certains mystères de la réalité s'épaississent.

Il faut accepter parfois de vivre sans tout comprendre.

## Deuxième partie

A ce point de nos réflexions nous sommes peut-être en mesure d'examiner, non pas des preuves – cela est impossible – mais au moins des présomptions raisonnables de l'existence de Dieu ; nous nous baserons donc sur ce que nous savons à ce jour, restant évidemment ouverts aux découvertes à venir.



Notons d'abord que les hommes, dès l'apparition de la conscience, ont été envahis par un désir pressant, angoissé, vital, de savoir comment se situer par rapport aux forces qui leurs paraissaient surnaturelles, et d'essayer de savoir où ils iraient après la mort ; ces états d'âme ont pu s'atténuer avec la notion moderne (et combien sujette à caution) que la science finirait par tout expliquer, mais sont loin d'avoir disparu.

*Grande croix dominant  
le monde*

En tout cas il est déjà intéressant de constater que les êtres humains n'ont jamais pu arrêter leurs recherches des réponses à ces questions pour apaiser leurs peurs. Ce besoin insatiable d'en savoir plus dans cette direction, ne serait-il pas une autre présomption de ce qu'il y aurait peut-être « un ailleurs », un monde surnaturel ?

Rappelons maintenant les hypothèses successives faites par la communauté humaine depuis 4 000 ans, concernant l'origine et le sens de l'univers : question évidemment liée à

celle de l'existence ou non d'une entité qui se situerait à un niveau différent.

La première hypothèse est d'origine hindoue : le monde que nous croyons connaître ne serait qu'illusion, l'être est un, et c'est Brahma. Cette négation de toute réalité paraît assez défaitiste : Pourquoi Brahma n'aurait-il suscité que des illusions en vue de ne les faire apparaître qu'à d'autres illusions, à savoir nous-mêmes ? (Mais il faut parallèlement reconnaître, on l'a évoqué plus haut, qu'on finit par se demander en quoi consiste l'ultime réalité, à commencer par celle des particules : car celles-ci ne sont perçues essentiellement que par leurs effets et interactions, et nous n'arrivons à les évoquer que par des symboles mathématiques représentant des notions abstraites nous permettant au moins d'en parler, et encore, à condition de nous concentrer sur leurs interactions avec leur entourage qui permettent de les déceler.

La deuxième hypothèse remonte à Parménide : l'univers physique aurait toujours existé et serait la totalité de l'être (origine de la tradition matérialiste) ; Héraclite a superposé à cette vision celle de cycles indéfiniment répétés, ce qui néglige la difficulté provenant de ce que le monde évolue en se modifiant et en se dégradant constamment. L'univers, après une période d'extension plus ou moins bien calculée par les astrophysiciens, se contracterait à nouveau jusqu'à retourner à un simple point d'énergie, puis un Big Bang recommencerait. L'existence d'un univers qui se détruirait régulièrement et presque totalement, pour ensuite se reformer, conduirait au maintien éternel de sa présence : on retombe alors sur la notion d'un monde sans commencement ni fin : notion difficile à absorber !

La troisième hypothèse présentée par les Hébreux depuis presque 4000 ans : c'est que notre univers physique existe mais qu'il n'est pas la totalité de l'être ; donc il n'a pu qu'être créé au départ par une entité distincte, qui l'a précédé, un être increé, éternel, qu'on peut appeler Dieu. Cette vision me paraît s'harmoniser mieux que les autres avec ce que les astrophysiciens pensent avoir découvert concernant l'origine et l'histoire de l'univers. (Ceci cependant ne fait que transférer

la notion d'éternité vers autre chose que notre propre univers).

Actuellement la communauté scientifique est d'accord pour reconnaître que notre univers a une histoire matérielle qui commence avec le Big Bang, d'où ont surgi de façon indissociable, la matière, l'énergie, l'espace et le temps, et qui doit se terminer - après encore beaucoup d'explosions de corps célestes, y compris celle du soleil - sous forme d'un univers qui se refroidira peu à peu avec la croissance inéluctable de son entropie. En ces temps là, l'homme et sa conscience auront depuis longtemps cessé d'être (à propos de cette notion du Big Bang qui semblerait faire sortir l'univers du néant, on doit savoir cependant que la nature crée couramment ex-nihilo des paires de particules de matière et antimatière - dites virtuelles - qui s'annihilent quasi instantanément en respectant les règles d'Heisenberg : mais on ne peut raisonnablement rapprocher cela de la création d'un univers).

Un autre fait capital, assez difficile à expliquer par le hasard, est l'apparition de la vie sur terre, son maintien envers et contre tout et l'incroyable unité de son architecture interne.

La vie est apparue après que la terre se soit suffisamment refroidie ; cette dernière avait commencé d'exister sous forme d'une boule en fusion, qui, à ses débuts, brassait tous les atomes et même, à d'incroyables températures, les particules qui constituent ses atomes, dans un bouillonnement d'énergie inorganisé et indescriptible.

Des êtres vivants et organisés et capables de se reproduire ont surgi de cela il y a 3,5 milliards d'années ; ensuite la vie s'est diversifiée en plusieurs dizaines de millions d'espèces distinctes, en particulier celles qui coexistent avec nous (et qui ne représentent qu'une faible proportion, moins de 5% peut-être, de celles qui ont antérieurement existé et se sont éteintes).

Les tissus de tous ces organismes se sont construits à partir d'un plan de base unique étonnamment simple dans son architecture intime (les chaînes d'ADN).

Ces chaînes sont constituées par l'assemblage trois par trois de seulement quatre molécules d'acides nucléiques, qui fabriquent à leur tour une vingtaine d'acides aminés : ce sont ces derniers qui sont assemblés pour former toutes les protéines constitutives de la matière vivante.

Naturellement pour que de nouvelles espèces aient pu apparaître au fur et à mesure que d'autres disparaissaient, il a fallu qu'au cours de l'évolution se constituent des chaînes d'ADN croissantes en longueur et complexité (mais toujours formées des mêmes molécules de base et respectant la même architecture). Qu'on ait pu trouver une partie de ces acides aminés flottant dans l'espace prouve simplement que ces molécules si fondamentales avaient de particulières facilités à se former de façon stable ; c'est presque une vérité de Lapalisse, mais cela apparaît comme une des données de base ayant rendu notre monde vivant possible.

Une autre circonstance mérite notre attention : comment pendant ces trois milliards et demie d'années la nature n'a peu ou prou trouvé qu'une seule recette pour la vie, cette chaîne d'ADN omniprésente (on a cependant retrouvé en divers lieux de la terre trois ensembles complètement distincts d'êtres vivants, un groupe à Ediakara (Australie), un autre nommé Tommotien (découvert d'abord en Sibérie), et un troisième, celui d'Isua, en Alaska, ce dernier vieux de 3,76 milliards d'années). Ces formes vivantes radicalement différentes les unes des autres et de toutes les formes du gisement de Burgess, dont nous parlerons plus loin, ne paraissent pas avoir eu de descendance.

Cette surprenante unité de construction des tissus de toutes les espèces vivantes (en tous cas, celles qui ont eu une descendance jusqu'à nous), pourrait être une nouvelle présomption d'un plan bien établi au départ, d'un mode de création avisé.

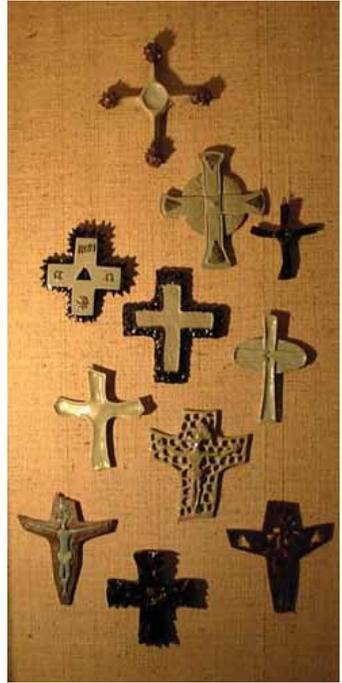
Pour finir, évoquons un événement de l'évolution, qui nous intéresse particulièrement par ce qu'il est à la base de l'histoire des vertébrés dont nous sommes. On a découvert à Burgess, en Colombie Britannique, au début du siècle dernier, un gisement de fossiles vieux de 4 millions d'années ; ces fossiles sont d'une grande variété de forme, et en assez

bon état pour avoir permis d'en reconstituer l'essentiel. Ils s'étaient diversifiés pendant les 100 millions d'années qui ont précédé la formation de ce gisement de Burgess.

S'ils sont caractérisés par des architectures très étranges, et si beaucoup n'ont eu aucune descendance, quelques uns semblent être les ancêtres des millions d'espèces que nous connaissons.

Une des formes de Burgess dont la descendance s'est maintenue ressemble à un ver étroit, plat et allongé, de quelques centimètres de long, le pikaia ; cet animal est le seul « cordé » de cet ensemble et le plus ancien connu ; ce serait le modèle dont sont issus tous les vertébrés, y compris l'homme; cela fait penser que le pikaia est le seul être de ce gisement dont nous pourrions descendre ; donc la présence de l'homme ne serait que le résultat d'une série de hasards fabuleux. En effet d'autres millions d'espèces ont disparu et sont apparues depuis Burgess ; cependant la lignée du pikaia s'est curieusement maintenue sans interruption pour 400 millions d'années plus tard aboutir, entre autre vertébré, à l'homme : seul être parmi les millions d'autres espèces qui ont existé pourvu d'une conscience surdéveloppée, et d'un cerveau d'une complexité particulière. Ce sauvetage providentiel, plutôt que dû au hasard paraît ressembler davantage à un événement porteur de sens, étant données les caractéristiques uniques de l'être humain auquel il a abouti ; l'homme est le seul être vivant, et le seul vertébré capable d'étudier et de contempler sa propre histoire.

Quittons maintenant le monde des êtres vivants pour retourner à celui des physiciens et astrophysiciens.



*Un ensemble de  
mes croix en  
céramique*

A l'échelle des atomes qui constituent la quasi totalité de la matière, on constate que leurs éléments – quarks, protons, neutrons, électrons, neutrinos etc.- sont liés par des forces dont la grandeur et les propriétés les rendent très stables (sans les empêcher pour autant se s'unir pour former les atomes, puis les molécules).

Si nous passons à une autre échelle, nous voyons la terre tourner autour du soleil et sur elle-même aux distances et vitesse qui lui permettent de recevoir , sur la majeure partie de sa surface, les quantités de rayonnement solaire suffisantes mais non excessives, permettant à la vie que nous connaissons de prospérer.

Il faut admettre que la coexistence de ces deux groupes de circonstances et de grandeurs si bien ajustées se présentaient à priori comme d'une extrême improbabilité. Bien entendu, si ces circonstances n'avaient pas prévalu sur notre terre nous ne serions pas là pour en débattre. Mais, une fois de plus, il ne paraît pas très facile non plus d'envisager que la combinaison de tous ces paramètres soient le résultat d'un pur hasard. L'hypothèse d'un plan préconçu ne me paraît pas beaucoup plus déraisonnable que l'évocation d'une improbabilité aussi immense.

Naturellement parmi les milliards de planètes de l'univers il est fort possible que d'autres puissent bénéficier de circonstances favorables à l'apparition d'autres formes de vie : pourquoi pas ? Cela ne changerait pas l'immense improbabilité de notre existence à nous, et des questions que cela pose.

### **Troisième partie**

Ayant passé succinctement en revue ce que les physiciens pensent savoir de notre univers, on peut maintenant revenir au fait que les sciences dites « exactes » ne le sont pas tellement, et ne paraissent pas capables de tout expliquer sur notre planète ; elles semblent même s'approcher de zones peu compréhensibles. Nos constructions logiques classiques ne suffisent plus à interpréter la totalité des phénomènes que nous observons. D'un côté c'est déjà merveilleux d'avoir pu avancer autant dans la connaissance de notre monde, d'au-

tre part se pose un nouveau problème : des phénomènes dont nous étions persuadés qu'ils avaient été entièrement expliqués ne nous apparaissent plus comme tels ; nous nous sommes peut-être rapprochés de zones qui nous seraient par nature inexplorables ! Nous voici ramenés, même pas à la situation de simples observateurs, mais plutôt de co-acteurs d'un monde que nous ne sommes plus capables d'interpréter objectivement parce que nous sommes trop limités dans nos moyens, trop impliqués dedans, ce qui nous empêche de le regarder avec le recul et l'objectivité nécessaires. D'autres espaces, ou univers, pourraient alors exister et nous échapper ! Ne pourrait-il même en être, parmi ceux-là, qui soient, non de nature matérielle, mais peut-être spirituelle.

Inféodés comme nous le sommes à notre univers, ne disposant que de concepts qui lui sont inextricablement liés, il serait normal que nous ne puissions pas nous en extraire ; peut-être coexisterions nous, sans le savoir avec des univers hors de notre portée. Il n'est pas toujours possible de lancer des ponts entre des rives trop distantes...

### **Quatrième partie**

Ayant reconnu nos limites et impuissances, je voudrais m'aventurer maintenant dans des directions plus hasardeuses encore : peut-être s'agira-t-il de pure imagination ou au mieux de quelques intuitions invérifiables?

A mon point de vue, les différentes croyances et religions successives, qu'elles aient été animistes, bouddhistes, juives, chrétiennes ou autres, sont toutes respectables, nées à leurs heures, sous des formes adaptées à chaque époque, et à chaque culture, en relation avec les niveaux culturels régnants et au niveau de développement du moment; leur existence peut s'expliquer par le désir irrépressible ancré au cœur de l'homme, de se situer, et également par l'espoir incessant de pouvoir aller plus loin.

On pourrait même faire l'hypothèse que tout ce qui se présente à nos yeux - pas seulement l'homme, mais l'univers tout entier - est resté éclairé depuis les origines d'une sorte

de reflet d'un monde surnaturel, vibrant encore d'un écho assourdi venant de l'instant même de la création.

On peut imaginer aussi qu'il s'est agit d'une progression continue de la conscience et d'une autre évolution se déroulant dans l'espace spirituel et non plus matériel : avec pour destin ultime : le retour de la création à son créateur. Cela eut été comme un aller et retour, une expérience de liberté provisoire associée à un sens des responsabilités.

Ce qui n'est qu'une hypothèse n'est pas nécessairement absurde !

En tous cas il reste qu'une des seules explications et justifications que nous puissions donner à l'existence de l'homme c'est que, s'il est là, c'est pour aller quelque part. Il est en effet difficilement concevable que l'homme soit là, sans la moindre raison, sans aucun but, et que sa présence soit le résultat d'un pur hasard : cela m'apparaîtrait comme une bien pauvre et triste explication, à la limite de l'absurde.

Par ailleurs, l'hypothèse que les hommes seraient parvenus par les seuls jeux du hasard à une conscience telle et à des connaissances aussi étendues, alors qu'ils étaient arrivés d'une planète, qui, à ses débuts, n'était qu'un amas de minéraux en fusion, ce n'est guère plus facile à admettre; pas davantage que d'imaginer notre présence comme résultant de la seule multiplication au hasard des réactions chimiques, même si celles-ci ont eu le temps de foisonner depuis des milliards d'années, arrivant finalement jusqu'au stade de la vie.

Au delà de ces réflexions il est un fait qui me frappe tout autant: c'est l'étonnant déroulement de la vie, de sa persistance, de sa résistance incroyable malgré le complexité et fragilité de ses mécanismes à toutes les épidémies et autres dangers qui l'ont toujours guetté; sa résistance également à tous les évènements et bouleversements qui ont marqué l'histoire de notre planète. Je résume une dernière fois quelques unes de ses caractéristiques incroyables:

- a. Toute le matière de l'univers n'est faite que d'une centaine d'atomes, baignés dans diverses radiations énergétiques dont ils sont eux-mêmes constitués.

- b. Cette matière aux aspects si divers, on a pu finalement la décrire en la réduisant à de l'énergie (de masse et de rayonnement).
- c. L'extraordinaire unité, de l'agencement de toute la matière vivante (ADN), qui n'utilise (à quelques exceptions près) qu'un tout petit nombre des atomes existant.

En somme comment ne pas soupçonner, en face de la multiplicité des visages du monde, de son ordonnancement et de son unité, l'existence d'une origine commune et d'une orientation initiale.

Cet effort acharné de l'homme essayant de rassembler et coordonner toutes ses connaissances, ne pourrait-il pas d'ailleurs s'interpréter, comme le souvenir obsédant et « fossile » qu'aurait gardé l'homme de commencements oubliés et d'unité perdue.

Comment expliquer cet univers si magnifique, à la fois si complexe et si simple? Comment pourrait-il être présent et nous avec, s'il n'y avait eu quelque pulsion initiale qui l'aurait poussé jusqu'à l'état présent.

Il n'y a d'ailleurs pas de raison d'être découragé par ce qui nous reste d'incertitudes ; rappelons nous la remarque d'Einstein, qui disait que pour comprendre la réalité, nous sommes dans la position d'un homme qui essaie d'imaginer le mécanisme d'une montre enfermée dans son boîtier opaque, alors qu'il ne peut en voir que les aiguilles qui bougent et entendre son tic-tac.

Nous sommes arrivés à un point, nous l'avons déjà évoqué où les chercheurs ont été amenés à diriger l'essentiel de leurs efforts, non tant sur ce qui est immédiatement tangible et visible que sur les interactions entre les différentes parties de tout ce qui existe y compris nous-mêmes. Le monde ne serait pas tant fait de multiples objets mais d'interrelation entre ses parties, et les chercheurs auraient été tout naturellement poussés dans cette direction par l'unité sous jacente de tout ce que nous connaissons, ce qui renforcerait l'éventualité d'une origine homogène et unique.

Mais on a noté déjà que les physiciens commencent à buter sur quelques nouvelles difficultés: ne serait-ce que l'effet de leurs connaissances limitées, ou l'indice d'une propriété

profonde de notre univers et de notre immersion dans celui-ci? Le monde aurait-il été agencé de telle sorte que les hommes ne puissent en pénétrer tous les secrets ? Ne serait-il pas alors conforme à leur nature et à la sagesse de se contenter parfois d'accepter le monde tel qu'il est, au niveau auquel il se laisse découvrir, sans se poser indéfiniment des questions ? Certaines ultimes vérités ne seraient-elles pas dissimulées dans des directions et des espaces hors de portée de nos sens et de notre raison.

Arrivé à ce point et pour conclure, je pense pouvoir faire le choix délibéré de l'hypothèse qui me paraît la meilleure : à savoir qu'un « Dieu » règne au delà et au dessus de l'univers. Je m'étais déjà convaincu de ce que la réalité ultime ne consiste pas en objets, mais plutôt en interactions et échanges entre eux. Je comprendrais mal comment parvenir à une vision cohérente d'un univers quel qu'il soit si il n'avait pas accédé à la réalité sous le regard d'un être qu'on peut alors choisir d'appeler « Dieu » : cela aurait été, pour nous tout au moins, le regard instaurant la première dualité faite de la présence simultanée de deux entités distinctes se retrouvant face à face et donc capables de communiquer entre elles. Cette vision s'accorderait bien aussi avec le fait qu'un tel Dieu ne saurait se concevoir qu'en tant que créateur sous peine de rester figé dans l'inaction, isolé au sein d'un néant lui-même difficilement concevable: ce qui reviendrait à dire qu'il n'aurait jamais existé ni nous non plus. Or nous sommes bien là et ne pouvons le nier! « Je pense donc je suis » disait Descartes face à cette évidence. La création conduisait alors au modèle incontournable d'une dualité faite de deux éléments capables d'échanges.

Cette situation ouvrait la porte à une réalité devenue possible ; l'histoire de l'homme pourrait suivre en son temps.

Descartes dirait peut-être de nos jours : « J'échange, donc je suis ».

Mais le mot de la fin pourrait aussi être celui de Lamar-tine: « L'homme est un ange déchu qui se souvient des cieux ».